

**L'extravagant
Monsieur Parker**

LUC BARANGER

L'extravagant
Monsieur Parker

Luc Baranger

L'extravagant Monsieur Parker

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

ISBN 978-2-35887-379-6

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Christine,
piètre connaisseuse en armoires normandes
mais experte de classe planétaire en valises de toutes sortes.

They found me in a little town just outside of Mexico.
I was sold out by a friend for a handful of pesos.
Anyone can tell you my guns they were not drawn,
I was murdered in cold blood and left to die at dawn
What happened there that night no one will ever know,
For anyone can tell you that I was unarmed,
And many one can tell you that I left that night unharmed.

Justin Mahoney, *Murder Ballads & Other Love Songs*

Préface

Quand, comme moi, on éprouve une vieille passion pour le rock, le blues, la lutte des classes et les bons romans, on peut que tomber de sa chaise de joie en découvrant, parmi la pile de manuscrits empilés comme autant de pensums, une perle du plus beau noir et de la plus belle facture. C'est ce qui m'est arrivé le jour où je suis tombé sur le premier roman de Luc Baranger. *Visas Antérieurs* raconte, en gros, comment le rock'n'roll, sous d'autres formes, fut (un temps) la continuation de l'éternelle et polymorphe lutte des classes, le tout raconté par un certain Naubadie élevé par une grand-mère lumineuse et ex-prostituée et un grand père militant anarchiste qui paya de quatre ans au goulag son amour de la liberté. Trop beau pour être vrai, me direz-vous. C'est ce que j'ai pensé tout de suite, mais, depuis *Cendrars*, on sait que bien mené, le roman n'est finalement qu'un merveilleux moyen de nous faire prendre des vessies pour des lanternes. C'est d'ailleurs au *Cendrars* qui affirme quelque part avoir relié Paris et le Brésil d'une seule traite et en voiture que Baranger m'a tout de suite fait pensé. Comme lui, Baranger est ce que les Américains appellent un *natural*,

un de ces type pour qui l'écriture est à peu près aussi difficile à manier que le manche d'une guitare pour ces vieux du Delta qui croyaient que *solfege* est une marque de bagnole. Il écrit comme on prend un solo et il a l'art de vous perdre dans un délicieux lacs de faits et de rêves... Il est comme ça, Baranger. Quand il s'engage dans l'enseignement, c'est pour aller faire le prof au Vanuatu, et quand il énonce la liste des métiers qu'il a exercés – de cireur de parquets à conseiller ministériel en passant par pilote de submersible – on se dit que la nature est bonne fille de lui avoir offert le talent de nous en faire profiter.

Autant dire que je n'ai pas du tout été étonné qu'il se soit enfin décidé à révéler la vraie vie de Billy the Kid. Parce que si j'ai la plus grande admiration pour Arthur Penn, Jorge Luis Borge et Michael Ondaatje – tous biographes de Billy –, je reste persuadé que si deux destins méritaient un jour de se rencontrer, c'était bien ceux de Luc Baranger et de William Henry McCarty.

Patrick Raynal

Au sein de notre famille, ma mère fut la première à croiser la route de ce rogneux, cauteleux, insolite, voire intrigant Monsieur Parker. En cet automne 1949, comment aurait-elle pu un seul instant imaginer que, trois quarts de siècle plus tôt, ce singulier personnage avait défrayé la chronique et entretenu un captivant feuilleton dont le dénouement renâclait à dire son dernier mot ? En effet, à la fin des années 1870, pendant que la presse, le *New York Times* en tête de meute assoiffée de sensationnel, s'escrimait à lui forger un statut d'icône indestructible, de son côté le président des États-Unis en personne, contraint de se mêler des événements dans lesquels Parker faisait ses armes, dépêchait la troupe pour ramener tout un territoire à la raison. Le jour de sa rencontre avec le vieillard, ma mère n'aurait pu prévoir qu'il allait sérieusement bardasser le cours de nos vies étriquées tracées au cordeau. Et plus particulièrement la mienne.

Pendant soixante-dix ans j'ai tu cette histoire. Avec parfois l'envie de la tuer. Je m'y suis essayé. En vain, car, coriace, elle a survécu et me survivra. Étrangler le passé et jeter sa dépouille dans la fosse commune assignée aux vestiges n'est pas donné à

la première venue. Se débarrasser d'une hydre de Lerne tapie dans le millefeuille de ses souvenirs de jeune fille romanesque requiert des aptitudes particulières. Parker a décidé de mon destin. Son histoire si rocambolesque, si formidable, au sens littéral, pas celui galvaudé d'aujourd'hui, a continué de m'habiter. Jusqu'à présent.

Lassé de voir la faucheuse lui lancer des œillades appuyées, Monsieur Parker guettait sa fin de vie l'âme au pied, avec l'impatience mesurée du voyageur aguerri dont le train accuse un retard inquiétant. Il m'avait alors confié sur un ton désabusé, révélateur d'un personnage qui n'avait craint personne et que rien n'effrayait : « Faut pas avoir la trouille de la mort, Abigail. C'est rien que la cerise sur le gâteau de la vie. C'est pour ça qu'on la garde pour la bonne bouche. » Puis il avait pris ma main dans la sienne, qu'un froid colonisait déjà sournoisement, et ma mémoire avait exhumé quelques vers d'Henry-John de la Beckwith : « Le temps n'est rien / Comme les espoirs et les peines / Le bonheur, ça va, ça vient / L'important est qu'on s'en souvienne / Et qu'on garde au creux de la sienne / Le souvenir d'une autre main. » Parker avait ajouté : « Promets-moi de révéler mon his... *notre* histoire... que lorsque tu sentiras tes dernières forces foutre le camp. Rassure-toi, petite, ça sera dans un sacré bout de temps. D'ici là, t'auras fait ta vie, comme on dit. Mon nom dira plus grand-chose à plus grand monde. Les saloperies que j'ai commises auront plus beaucoup d'importance. On aura eu le temps de faire mille fois pire. Dis-toi aussi, Abi, que personne te croira. Mais qu'importe ! Si à ce moment-là y te reste encore une once d'affection pour moi, fais-le. Couche notre histoire sur le papier.

En souvenir de ces dernières années. J'te le demande. » De ma main libre j'avais caressé son front hersé de rides et constellé de tavelures, qui rappelait la peau d'un fruit blet. Compte sur moi, Parker, m'étais-je dis. Évidemment que je témoignerai. Telle une midinette apprenant le chagrin d'amour d'une star d'Hollywood, émue aux larmes, mon immense affection pour le moribond altérant tout libre arbitre, j'avais promis, sans toutefois mesurer l'exigence indissociable de ce serment.

Je n'ai jamais failli. Je ne me suis jamais laissé aller à la confiance. Pourtant les occasions n'ont pas manqué où j'aurais pu tout révéler. Ni mes amis (même les petits), ni mes collègues de l'université, ni mes enfants, ni même mon mari, personne n'a jamais rien su de ce dont j'étais la gardienne. Presque la conservatrice. Nous n'étions que quatre à connaître le secret de Monsieur Parker : mes parents, mon frère Shane et moi-même. Je suis la dernière encore en vie. Mais plus pour longtemps. Depuis quelques semaines la mort a pour moi toute la délicatesse du gandin qui sait y faire avec les femmes. À force de la voir me tourner autour, j'ai conscience qu'un brutal instant de faiblesse me fera succomber. Il est temps pour moi de respecter ma promesse faite à un moribond. Quand vous saurez, interrogez-vous : pourquoi, à quatre-vingts ans passés, une vieille dame au cœur souffreteux et aux jours qui se comptent sur les doigts des deux mains irait-elle inventer pareille histoire ?

Afin de mieux cerner les événements qui amenèrent ma mère à faire la connaissance de Monsieur Parker, il convient de mentionner que deux ans plus tôt le ciel et les dix plaies d'Égypte nous étaient littéralement tombés sur la tête, à nous, les McLaughlin. Alors qu'il réparait une canalisation défectueuse et vétuste au fond d'une profonde tranchée, mon père, terrassier à la Compagnie des eaux de la ville d'Albuquerque, avait été enseveli sous un éboulement. Pires que des taupes qu'une inondation soudaine menace dans leur galerie, bravant le danger que représentait un éventuel nouvel affaissement, ses collègues avaient sauté dans le trou. À mains nues, armés de pelles ou d'objets aratoires improvisés, tels des forcenés ils s'étaient mis à déblayer de façon frénétique, presque hystérique, les Chicanos hurlant : « *No jodas, Sean, te sacaremos de allí!* ¹ » et les autres « Tiens bon, Sean, tiens bon, nom de Dieu ! » Au bout d'une poignée de minutes (expérience de temps mort qui

1. Fais pas l'con, Sean, on va te sortir de là! (Toutes les notes sont de l'auteur).

n'avait jamais si bien porté son nom), les gars, crottés, boueux, en sueur, le souffle court, les mains sanguinolentes, exténués par l'intensité de l'effort, sidérés, le cœur battant à tout rompre, avaient dégagé un nez, des yeux, un visage, qui n'avait plus guère figure humaine, et finalement extrait papa de son linceul de glaise gluante, de segments de ferraille acérés, de caillasse et de blocs d'asphalte. Vivant.

Le surlendemain de ce funeste jour, allongé sur son lit d'hôpital, abattu et d'humeur ténébreuse, le crâne bandé, un bras plâtré suspendu à une potence, avec le visage tuméfié du boxeur groggy quittant le ring, mon père n'avait pas compris pourquoi l'*Albuquerque Journal* et son concurrent, le *Chronicle*, avaient osé parler de miracle. Papa aurait de loin préféré que le Bon Dieu le rappelât à lui une bonne fois pour toutes, car l'écrasement de sa moelle épinière par la lourde pompe à eau entraînée dans l'éboulement l'avait privé de l'usage de ses jambes à tout jamais et condamné au supplice du fauteuil roulant, autant dire au purgatoire sur terre pour un type qui ne disposait que de sa force musculaire pour subvenir aux besoins de sa famille. Shane, mon frère aîné, venait de fêter ses treize ans, j'allais en avoir onze. Quelque soixante-dix ans plus tard, mes rares souvenirs de papa debout tiennent en une demi-douzaine de minuscules clichés noir et blanc à bords crantés.

Une bonne quinzaine d'années avant ce drame, mes parents, alors jeunes mariés, avaient été contraints à l'exil. Comme une multitude d'Irlandais rompus à danser la gigue devant le buffet depuis la grande famine du milieu de l'autre siècle, celle qui avait englouti son million de morts d'une seule bouchée, ils avaient

débarqué de Liverpool sur le quai d'Ellis Island. Huit jours et sept nuits durant, ils avaient vomi tripes et boyaux à fond de cale du vapeur *Olympic*, l'estomac au bord des lèvres, tant la houle les avait malmenés. À l'issue de la quarantaine sanitaire, transplantés au Rhode Island dans une nouvelle vie de misère barrée d'un horizon fuligineux, la Grande Dépression des années trente ne leur avait accordé aucun répit. Elle les avait chassés de Providence la mal nommée et poussés à repartir sur le trimard. Toujours vers l'ouest. Vers l'inconnu, qui n'aurait de toute façon jamais rien à envier au passé. Au sein de leurs effets guenilleux qui tenaient dans deux valises de carton bouilli, bien malin qui eût trouvé le moindre symbole de l'enthousiasme béat colporté par la célèbre formule d'Horace Greeley : « *Go West, young man, and grow up with the country!* »¹

Tels des centaines de milliers d'autres naïfs attirés par la terre promise californienne, sur laquelle couraient les damnés, les rumeurs, les fantasmes et les délires les plus extravagants, sans raisins ni colère, et hormis quelques rares infidélités géographiques, ils avaient suivi le tracé de la route 66. Après des mois d'errances de *hobos*, à chaparder dans les vergers, à bouffer des racines de tubercules et parfois du chien de prairie rôti sur un feu de camp, à grelotter la nuit, à cuire le jour, à se laver dans l'eau alcaline des arroyos ou celle croupie des fossés, à brûler le dur à bord de wagons de marchandises, à fuir les contrôles de police et éviter les matraques des serre-freins chargés de la surveillance musclée des convois, mes parents avaient échoué à

1. Allez dans l'Ouest, jeune homme, et grandissez avec le pays!

Tucumcari, au Nouveau-Mexique. Papa avait trouvé un boulot de manœuvre à la Southwestern Telephone Company. Si le mot miracle avait une fois clignoté dans l'esprit de mes parents, c'était bien ce jour-là, et pas un autre. L'espoir les ayant définitivement abandonnés au cours de leur traversée de l'Oklahoma, ils étaient à bout de rêves, de forces et de ressources, et maman enceinte de cinq mois. Sans le moindre regret, ils avaient regardé leurs compagnons d'infortune, le baluchon sur l'épaule et le ventre criant famine, poursuivre leur route vers l'Arizona et la Californie.

En 1942 l'oncle Sam avait offert à papa un séjour de trente-six mois tous frais payés dans le Pacifique sud. D'abord affecté en Nouvelle-Calédonie, puis à la base Buttons, sur l'île de Santo, aux Nouvelles-Hébrides, où il était chargé de l'entretien du matériel roulant, mon père n'avait pas aperçu le moindre Japonais. Le seul ennemi qui l'avait terrassé, au point de ne plus avoir que la peau sur les os, s'appelait anophèle, un insignifiant moustique femelle transmetteur de la malaria. Rapatrié pour raisons sanitaires, ragaillardisé lors d'un séjour prolongé dans un hôpital militaire de Portland, démobilisé en avril 1945, mais peu enclin à retourner forer des trous dans la caillasse du désert pour y planter des poteaux téléphoniques, ce qui l'obligeait à de nombreuses absences, mon père avait décroché un emploi aux travaux publics de la ville d'Albuquerque. Le logement fourni compensait un salaire moindre qu'à la compagnie du téléphone. En acquérant une usine d'armement contrainte deux ans plus tôt de mettre la clé sous la porte pour cause de fin de guerre mondiale, la municipalité s'était retrouvée propriétaire

du quartier ouvrier abandonné qui la jouxtait. Un élu avait eu l'idée d'y loger les employés municipaux les plus nécessiteux. Il s'agissait de quatre culs-de-sac parallèles et poussiéreux, oubliés des opérations d'asphaltage depuis leur création. Les bordaient une centaine de modestes *ranch houses*, ces maisons de plain-pied au toit à pente douce, chacune isolée de ses voisines, car plantée au milieu d'un terrain carré, à la végétation rachitique et de cent trente pieds de côté. Ici une gouttière ou une barrière neuve, là de nouveaux bardeaux pour combler les lacunes du toit, ailleurs un madrier neuf pour étayer le *carport* chancelant ou un coup de peinture avaient suffi à cacher la misère la plus criarde et redonner un semblant de lustre à ces habitations bâties autrefois à la hâte et vieillies avant l'âge. L'unique fantaisie de ces bâtisses au rabais résidait dans une arche semi-circulaire intégrée à la galerie, face à la porte d'entrée. Contents de notre nouveau sort, nous avons quitté l'étroit garni de Tucumcari, qui puait en permanence le graillon et le chou bouilli de la gargote du rez-de-chaussée, pour nous établir à Albuquerque, au 132 Camino del Valle, à l'extrême sud de la ville, à quelques encablures à l'est du Rio Grande. D'ailleurs chaque soir le lit du fleuve donnait l'illusion fantasmagorique de noyer le soleil aux teintes incendiaires sombrant du mauve au mordoré.

Pour notre arrivée, le jovial et très dévoué père McCannon, un vieux curé dynamique à la tignasse et à la barbe flamboyantes, trop heureux d'accueillir de nouvelles ouailles élevées au bon grain de l'Église catholique irlandaise, organisa une collecte de meubles, de sorte que mes parents évitèrent de s'endetter pour acquérir le minimum. Ce sofa et ces fauteuils confortablement

fatigués, ces lits métalliques bringuebalants, ce poêle en fonte lourd comme un âne mort, ces tables délicieusement bancales, ces chaises dépareillées, ce bureau rafistolé, cette cuisinière, tous à la peinture, au vernis ou à l'émail écaillés, fussent-ils doués de parole, auraient eu beaucoup de choses à raconter concernant leur vécu. À la plupart d'entre eux, mon père, « qui avait de l'or dans les mains » (c'est ce que disait maman pour vanter ses talents de bricoleur), allait donner une deuxième ou une troisième vie.

Papa avait pour voisins les collègues qu'il côtoyait au travail toute la sainte journée, Shane et moi prenions le bus avec leurs enfants pour rejoindre l'école de South Valley. La plupart de nos camarades avaient comme nous des parents étrangers, mexicains pour la plupart, tous américains de fraîche date, égaillés au petit bonheur la chance à travers le continent, lessivés par la Dépression et éjectés tambour battant de la machine à rincer les turpitudes de Wall Street. Agrippée à son petit nuage meublé de bric et de broc, après des années dans la débîne et sur le trimard, maman répétait souvent : « Là ou ailleurs, quelle différence ça fait du moment qu'on reste unis sous le même toit et qu'on arrive à joindre les deux bouts ? » Autrement dit, le rêve californien attendrait.

Après l'accident qui l'avait privé à tout jamais de mobilité, papa avait eu la possibilité de porter plainte contre la municipalité qui l'employait. Il devait à un étayage et un boisage défectueux l'éboulement qui avait fait de lui un homme tronc, même si Marcus Korhonen, l'ingénieur responsable du chantier, un

Finlandais à la chevelure fillasse peroxydée, dont on disait que la nuit il rêvait d'escalade de l'échelle sociale chaussé de bottes de sept lieues, persistait à nier ce que les compagnons de papa présents sur les lieux du drame avaient fort bien entendu :

– Vous allez pas y passer la journée! Vous étayez au minimum, vous colmatez la brèche, vous rebouchez et vous dégagez. On vous attend déjà boulevard Tierra Pintada pour une grosse fuite de canalisation. La route est inondée. Les voitures ont du mal à passer. Allez, on s'active!

– Tierra Pintada... Tierra Pintada... C'est pas là qu'habite le maire? avait, goguenard, demandé Régent Vallée, un copain québécois de papa, pour lequel les mots ordre, contremaître, ingénieur et hiérarchie étaient tous synonymes d'urticaire.

– On peut savoir, Vallée, ce que tu sous-entends? avait aussitôt rétorqué Korhonen, visiblement agacé par la remarque.

– Mais rien du tout, chef. Qu'est-ce que vous allez imaginer? avait répondu le Canadien, d'un ton faussement indigné.

Malheureusement pour le maire et l'ingénieur, le syndicat des cols-bleus de la ville s'était dit prêt à se porter partie civile et à endosser les frais d'une action en justice. Mais papa avait perdu le goût de vivre, à la manière d'un chewing-gum trop mâché. Broyé par le malheur sur son lit de douleur, conscient du fardeau permanent qu'il était devenu pour les siens, l'esprit traversé de pulsions suicidaires, il ne supporta pas l'idée de se lancer dans une éternité de procédure, d'expertises médicales, de contre-expertises, de renvois devant la cour et de délais d'appels interminables. Cynique, face aux trois délégués syndicaux plantés au pied de son lit d'hôpital, il avait tranché le débat

d'un définitif: « Rien que de penser à l'éventualité de ce procès, ça me coupe les pattes ». Pessimiste par nature, devenu ronchon et neurasthénique à trente-huit ans (on l'eut été à moins au vu des circonstances), il n'avait pas pour autant renoncé aux saillies mouillées d'humour noir et de désespoir.

Après avoir poussé un soupir de soulagement qu'on avait dû entendre à l'autre bout du comté de Bernalillo, dans le but de se faire pardonner ce dont on ne l'accuserait jamais, et surtout pas la presse qui lui mangeait dans la main avec une docilité de tourterelle, le maire, Clyde Tingley, avait, par le biais d'une œuvre qu'il soutenait financièrement, offert un fauteuil roulant à mon père. De son côté, croyant bien faire, et sans nous en avertir, le révérend McCannon avait passé le chapeau dans tout le quartier et recueilli de quoi parer très momentanément à nos besoins financiers les plus immédiats. Après la remise de la somme, papa, quelque peu mal à l'aise, avait poliment remercié le prêtre avant d'ajouter, sans cesser de le regarder droit dans les yeux :

– Savez, mon père, Dieu m'a laissé choir. Non non, j'vous en prie, dites rien, vous me ferez pas changer d'avis. Maureen et les enfants feront ce qu'ils voudront, mais moi vous me verrez plus à la messe du dimanche. Et encore moins à la fête paroissiale où je faisais tourner la roue de la tombola, parce que, vu ce qui m'est arrivé, je dois pas beaucoup porter chance...

– Je n'insisterai pas, Sean. J'ai servi auprès des Canadiens, à Vimy, quand j'étais jeune aumônier en 1917. J'ai vu des tas de gars renier leur foi après avoir été gazés, défigurés ou

amputés. Un jour, peut-être, reviendrez-vous dans la maison de Dieu.

Voulant éviter l'installation d'un silence pesant, papa avait aussitôt proposé :

– Faudrait pas, mon père, que ce que je viens de dire vous empêche de rester à souper.

– À une condition, répondit McCannon avec un grand sourire. Que vous acceptiez cette bible. C'est la mienne, je vous en fais cadeau. Rassurez-vous, j'en ai d'autres. J'aimerais que vous la relisiez une dernière fois avant de tourner le dos à la religion. Mais au fait, Sean, répondez-moi franchement, la bible, l'avez-vous déjà lue ?

– En entier ? Jamais, admit mon père d'un ton penaud qui ne le priva pas de tendre le bras pour accepter le livre. C'est pas à vous que je vais apprendre que chez nous, en Irlande, on a la foi du charbonnier dès qu'on sort du ventre maternel. On se pose jamais de questions. La bible, j'en ai lu des petits bouts, du temps que j'allais au catéchisme. Je veux bien faire l'effort. Parce que c'est vous. Mais ça me fera pas revenir sur ma décision.

Sur ce, il fit pivoter son fauteuil, objet de son calvaire, et lança « Allez ! À table ! » d'un ton presque guilleret, qui nous fit nous regarder, mon frère et moi, car notre père macérait depuis des semaines dans l'accablement et la mélancolie.

Je me souviens aussi qu'au cours des jours suivant la remise du fruit de la collecte, ma mère, submergée par la nécessité et

la honte de devoir accepter l'aide des voisins, n'avait pas osé mettre un pied en dehors de chez nous. Shane et moi avons été de corvées de poubelles, d'épicerie et de désherbage de l'allée du *carport*.

Passé une brève période où se percutèrent, tantôt des moments de stupéfaction, d'incompréhension, tantôt de colère et d'accablement, ma mère s'ébroua un matin de façon surprenante. Je la revois à la table pendant le petit-déjeuner, assise entre mon frère et moi, hoquetant de chagrin au-dessus de son bol de gruau. Elle venait de s'occuper de la toilette de papa sans verser la moindre larme, mais sitôt la porte de la chambre refermée sur notre infortune, la tristesse l'avait de nouveau accablée. Shane et moi nous étions dévisagés. Dans les yeux de mon grand frère, comme dans ceux de mes parents, j'avais lu le reflet du désarroi du moment et de l'angoisse du lendemain. Alors qu'elle se tenait la tête baissée entre les mains, que des perles de larmes gouttaient dans son bol, maman s'était soudain redressée, buste en avant, telle une figure de proue de galion d'autrefois. Lèvres pincées, regardant droit devant elle, vers le Rio Grande et les monts San Francisco où jadis les Apaches avaient fait tourner la cavalerie des tuniques bleues en bourrique, elle avait pris une profonde inspiration tout en balayant ses cheveux vers l'arrière. Ignorant comment elle allait s'y prendre pour nous sortir de la mouise,

nous avions cependant senti qu'elle venait soudain de reprendre du poil de la bête, parfaite incarnation du célèbre aphorisme : « *Life is nothing but a flood of bitter tears and I just had a good swim.* »¹ Quel autre choix s'offrait à elle ? Il y allait ni plus ni moins de notre survie. Maman, qui avait autrefois en Irlande connu les harassants travaux des champs avant d'endurer les cadences infernales d'une manufacture du Rhode Island, venait d'admettre qu'il lui fallait se retrousser les manches et retourner au charbon, l'indigente pension d'invalidité de notre père ne suffisant pas, et de loin, à nourrir quatre bouches. Qui plus est, papa étant *de facto* mis au rebut de la vie active, nous avions reçu une injonction de libérer notre modeste maison de Camino del Valle dans les délais les plus brefs. Même McCannon avait échoué dans sa tentative de faire plier l'intransigeance de la municipalité. « Comprenez bien, mon père, que nous ne pouvons pas faire d'exception », lui avait répondu d'un ton mielleux le premier adjoint dont le nom apparaissait dans diverses affaires de corruption passive. Comme si nous risquions de l'oublier, le sort venait de nous rappeler que nous étions des « gens de peu », comme on disait alors, mais suffisamment dignes pour ne pas aller tirer les sonnettes de l'aide sociale. Inutile d'atteindre l'âge auquel les convictions politiques se forgent. Je n'avais pas encore de poitrine, mais j'avais parfaitement conscience que le rêve américain n'existait et n'existerait que dans la combinaison des numéros de la loterie et sur les écrans de cinéma. L'atavisme

1. La vie n'est qu'un torrent de larmes amères et je sors d'un bon bain. *The Rosary of Pain* de Michael G. Embareck (1852-1943)

de générations de McLaughlin et d'O'Connor – la lignée de ma mère – nous avait appris qu'il fallait d'abord compter sur soi avant de compter sur les autres.

Maman avait quitté la table pour retourner précipitamment dans la chambre chercher sa meilleure tenue avant de s'enfermer dans la salle de bains. Elle en était ressortie maquillée et pomponnée, ses cheveux blonds et raides coiffés en queue-de-cheval. Son tailleur vert foncé acheté à la braderie de la Saint-Patrick lui donnait une belle allure de sténodactylo telle qu'on en voyait au cinéma le samedi soir, à l'époque où on y allait encore en famille, du temps que papa avait des jambes à la place de roues. Elle avait attrapé son sac et claqué la porte d'entrée sur elle après nous avoir lancé : « Shane, Abigail, oubliez pas d'aider votre père à se mettre dans son fauteuil et travaillez bien en classe. À cet après-midi. »

À notre retour de l'école, sitôt descendus du gros autobus jaune, pressés de savoir ce qu'avait fait notre mère, nous ne nous étions pas attardés à discuter avec nos camarades. Dans son fauteuil roulant, ses jambes inutiles couvertes d'un plaid, la feuille de papier à cigarette d'une main et la blague à tabac de l'autre, papa faisait de l'œil plissé au soleil automnal de ce milieu d'après-midi. Nous l'avions salué à la hâte. Au « Alors ? » impatient de Shane, papa, ombrageux et fataliste, avait répondu, laconique : « Entrez. Votre mère va vous expliquer. » Inquiets et avides d'en savoir plus, mon frère et moi avons déboulé dans la maison où maman s'affairait devant l'évier. Nous nous étions assis à la table de la salle à manger, prêts à tout entendre, abrités du rempart de nos sacs d'école.

Depuis neuf heures du matin jusqu'à midi et demie, maman avait fait le siège du bureau du maire afin d'obtenir une entrevue de l'édile, tout en précisant poliment aux secrétaires qu'elle n'en aurait que pour cinq minutes. Sachant le drame qui venait de la frapper, et face à sa détermination contenue qui laissait présager un esclandre, on n'avait osé l'éconduire de façon martiale. Trois heures et demie plus tard, informé depuis le matin de la présence de l'impassible et patiente importune assise dans l'antichambre, agacé, tarauté par la faim (une rumeur courait qu'il appelait ça son « petit démon de midi »), le ventripotent Clyde Tingley s'était résolu à recevoir l'impertinente, apparemment unique moyen de s'en débarrasser. Il l'avait priée de s'asseoir mais elle était demeurée debout, le tissu de sa jupe effleurant le bureau encombré d'épais dossiers, de cadres de photos de famille et d'un énorme cendrier de porcelaine où un havane mâchouillé envoyait ses ultimes signaux de fumée. Torse bombé, jambes légèrement écartées, sans élever le ton, sans précipitation, maman, qui avait eu toute la matinée pour roder ses propos, avait simplement déclaré qu'à deux mois des élections municipales, auxquelles le maire sortant se représentait, il serait fâcheux qu'elle confiât à son adversaire démocrate les détails pour le moins gênants qui avaient fait de son mari un handicapé, d'autant que les ouvriers présents ce jour-là piaffaient encore d'impatience de confirmer ces allégations. Tingley avait pincé les lèvres et, en homme politique rompu à toutes les roueries, demandé à ma mère en la fusillant du regard :

– Combien ?

Ce à quoi Maureen McLaughlin avait répliqué du tac au tac :

– Pas « combien », mais « quoi ».

– J'avoue ne pas comprendre. Que voulez-vous à la fin ?

– Un emploi à la ville, n'importe quoi, qui me garantira deux choses : un revenu et que ma famille ne sera pas expulsée de notre maison. Je précise qu'en dehors des tâches ménagères je ne sais rien faire d'autre que de déterrer des patates et fraiser des roulements à billes, et encore de façon sûrement maladroite car, comme vous pouvez le constater, dans une manufacture du Rhode Island une presse m'a sectionné la moitié de l'annulaire et de l'auriculaire gauches, ce qui m'oblige à porter mon alliance à la main droite.

– Sachez, Madame McLaughlin, que je vais veiller à ce qu'on reconsidère votre situation. Nous vous contacte...

– Vous n'allez pas vous débarrasser de moi aussi facilement, Monsieur le maire, le coupa l'impertinente. Si je ressors de ce bureau sans une promesse d'embauche signée de votre main, j'irai directement au QG de campagne de votre adversaire démocrate. Je suis certaine qu'il me prêtera une oreille attentive...

Face à tant d'audace et de menaces, passant du rouge sanguin de la colère à la blancheur de l'humiliation, Tingley s'était activé les méninges en jetant un œil à la pendule. Un ange était passé, qui avait feint d'ignorer les gargouillis de l'estomac affamé du maire. Puis l'édile s'était raclé la gorge et avait enfin proposé :

– Que diriez-vous d'un travail de préposée au service du bien-être social de la ville.

– Ça consiste en quoi ?

– Effectuer un grand ménage une fois par semaine chez certains de nos vétérans, veufs ou sans famille. Vous disposeriez d'un véhicule de service. Vous savez conduire?

Ma mère avait hoché la tête.

– Dans ce service, vu les tâches que vous aurez à accomplir, vous serez pas surprise d'apprendre que ça ne baragouine que l'espagnol. Même la chef est mexicaine, c'est vous dire... Vous vous débrouillez comment en espagnol?

– *Estoy bien en español*, avait menti ma mère avec un aplomb dont elle ne se serait jamais cru capable.

– Ce travail ne vous effraie pas?

Maman avait fait non de la tête, spontanément tendu la main et répondu d'un vibrant mot à double sens :

– Vendu!

Interloqué, le maire, dont les gargouillis gastriques témoignaient qu'il n'y tenait plus de se ruer sur une platée d'enchiladas, avait accepté de serrer mollement le bout des doigts de maman avant de s'empresser de griffonner quelques mots sur une feuille à en-tête de la Ville, qu'il avait signée, séchée d'un rageur coup de buvard et tamponnée de son sceau.

– Tenez. Lisez. Ça vous convient?

Maman avait lu et hoché la tête.

– Revenez demain, ma secrétaire vous précisera les modalités. Vous commencerez lundi. Autre chose pour votre service?

– Non, M'sieur le maire. C'est parfait. Je vous souhaite une excellente campagne électorale.

La main sur la poignée de l'imposante porte capitonnée de cuir fauve et dentelée sur le pourtour d'un chapelet de clous

dorés, incapable de masquer l'émotion qui l'étreignait, certaine qu'on devait entendre les battements de son cœur à dix pas, sans se retourner ma mère n'avait cependant pu se retenir d'ajouter dans un soupir :

– À quoi ça tient, tout de même, une réélection...

En guise de réponse, une nouvelle cacophonie de gargouillements gastriques lui avait laissé entendre qu'il valait mieux disparaître au plus vite.

Maman avait conclu la relation de sa visite à la mairie en disant, les paumes tournées vers le ciel :

– Avec mes cinq pieds deux et mes cent dix livres, je me demande comment j'ai pu faire une chose pareille. Ça fait trois heures que je suis rentrée et, regardez, j'en ai les mains qui tremblent encore.